

INTRODUCTION

L'Italie du Quattrocento demeure dans l'historiographie actuelle celle de la Renaissance, un mouvement polymorphe et foisonnant qui touche aussi bien la littérature et les arts que les manières de vivre et de concevoir le monde. Une Renaissance qui regarde vers le passé antique, mythifié et revivifié, et qui paradoxalement accouche, en Europe et dans le monde, de la première modernité. Ce terme de Renaissance n'est pas neutre¹. Il a suscité, depuis fort longtemps, des débats acharnés... et sans cesse renaissants, eux aussi. Nombre de médiévistes expliquent que les études humanistes n'ont jamais cessé depuis l'Antiquité et qu'il y a eu d'autres renaissances, dont la plus importante aurait été celle du XII^e siècle. Non sans arrière-pensées patriotiques, on a parfois eu tendance à minimiser la place de l'Italie dans le dynamisme intellectuel de l'Occident pour mieux valoriser les renaissances du Nord (en Flandre ou dans l'Empire notamment) ; à l'inverse, on a parfois même tenté de nier la Renaissance tout entière². Peu importe : dans une fameuse boutade, Paul Oskar Kristeller notait que, selon les dates retenues, la Renaissance aurait duré quatre siècles ou moins de trente ans. Il ne s'agit pas ici de remettre en cause l'extraordinaire efflorescence culturelle à l'œuvre dans la péninsule italienne depuis la fin du XIV^e siècle. Cela ne revêtirait aucun sens, car le terme même de Renaissance pour un monde qui ressuscite les lettres et les arts antiques, qui remet à l'honneur le latin et le grec classiques, qui transforme des églises gothiques en temples grecs est non seulement bien trouvé, mais tout à fait légitime. La Renaissance, qui prit son essor après la mort de Pétrarque (1374), fut un mouvement intellectuel qui déborda très tôt et très puissamment des frontières de la Péninsule. La configuration politique de l'Italie fut bouleversée dans les mêmes années, et notamment en 1378, avec le début du long règne

¹ Ce terme de Renaissance n'apparaît d'ailleurs que très tardivement, au XVIII^e siècle, et en France. La bibliographie sur le sujet comprend des milliers de titres, qu'on ne saurait reprendre ici. Pour une première approche : Bec *et al.* 1990 ; Crouzet-Pavan 2007 ; Ferguson 2009.

² Le Gall 2018.

de Gian Galeazzo Visconti, qui chercha à unifier le pays, et le grand Schisme, qui remit en cause la prééminence de Rome.

À l'orée de cet ouvrage, on ne se pose pas la question de savoir si la culture italienne a rayonné sur l'Europe à partir du XV^e siècle, mais bien celle de savoir comment l'Italie, à la même époque, s'est nourrie d'influences extérieures. Sans doute le concept d'*influence* peut-il faire l'objet de critiques fondées : s'il laisse croire à l'existence de blocs qui, dans une mesure variable, s'influenceraient, mais qui auraient, au moins logiquement, une existence autonome, le concept s'avère mauvais. Ce qui pourrait s'entendre à la rigueur à propos d'espaces géographiques qui ne se sont pas encore « découverts » mutuellement n'a pas de sens s'agissant de l'espace italien, placé au cœur de la Méditerranée – un espace à la fois traversé par les Européens et extraverti depuis des siècles. En outre, l'influence porte avec elle une conception passive et, disons-le, dépréciative de ce qui est influencé. Conception erronée, et même trompeuse, car, historiquement, on ne connaît guère d'influences exercées mécaniquement, subies passivement ou actives de façon univoque. Qu'il suffise de rappeler le mot fameux d'Horace, *Graecia capta ferum victorem cepit* (« La Grèce conquit son farouche vainqueur »)³. Défaite militairement, l'Italie a pu à son tour conquérir l'Europe (et la France particulièrement) en exportant sa Renaissance⁴, de même. Et c'est ce qui nous intéresse ici : ce triomphe culturel a été précédé et nourri par une multiplicité d'apports et d'emprunts venus de l'extérieur au cours du Quattrocento. Enfin, l'influence ne peut se dépendre au doigt mouillé : similitude de part et d'autre des Alpes (ou de la Méditerranée) n'est pas preuve d'influence dans un sens ou dans l'autre. Il faut que les vecteurs de ces influences soient identifiés, que des documents les établissent de manière irréfutable.

En ayant conscience de ces limites, on peut se demander si l'Italie du Quattrocento n'a pas été, et dans une proportion plus grande que l'on ne croit, un monde sous influence. Trop longtemps, en effet, on a présenté cette Italie comme un espace clos et peu sensible aux influences étrangères. Dans sa dimension culturelle et politique, la Renaissance aurait été au fond un mouvement indigène, qui naquit et se développa plutôt en réaction, et même en rejet, à l'encontre du reste de l'Europe, ou en l'ignorant superbement. Cette vision tire d'ailleurs ses racines de fort loin, puisque les humanistes italiens, dès la fin du Trecento, ont popularisé l'idée qu'à la suite d'un long déclin, les

³ Hor., *Epist.*, 2, 1.

⁴ Pierre Gringore assure dans *Le Jeu du prince* (1512) qu'il n'est rien de pire qu'« ung François ytaliqué » (cité par Duc 2019, p. 80). Sur l'Italie et la France, voir Dubost 1997 et Ricci 2024. Sur l'Italie et l'Europe, voir Fantoni 2005 et Boutier *et al.* 2023.

lettres et les arts renaissaient enfin dans leur pays. Dans son *Livre des citoyens fameux de la cité de Florence*, Filippo Villani affirme ainsi que, « après Claudien, qui fut à peu près le dernier des poètes des temps anciens, presque toute poésie disparut » et ce, jusqu'à ce que Dante la rappelât « comme à la lumière, hors des ténèbres d'un abîme⁵ ». Il en va de même avec la peinture, ressuscitée – toujours selon Villani – par Cimabue et Giotto⁶. Les artistes de la Péninsule qui, comme Ghiberti ou Alberti, théorisèrent leur métier, ont rejeté comme décadentes ou barbares les traditions byzantines (*la maniera greca*) ou européennes (*l'arte moderna*, qualifiée plus tard de *gotica*). Il aurait donc existé une véritable singularité italienne⁷. Ces discours très chauvins eurent d'autant plus de succès qu'ils s'appuyaient justement sur une effervescence intellectuelle et artistique absolument sans précédent. Ils étaient d'autant plus virulents que, d'un point de vue politique, l'Italie n'existait pas et que la Péninsule se composait d'une poussière d'États et de cités-États rivaux qui peinaient à s'affirmer face aux puissantes monarchies voisines. Ces discours furent réactivés et même exacerbés au cours du XVI^e siècle, dans un contexte de crise aiguë, lorsque la Péninsule se vit envahie de tout côté⁸. Le sac de Rome par les armées impériales, en 1527, constitua le climax de cette période d'extrême confusion. Une date éminemment symbolique pour les contemporains eux-mêmes et qui peut servir de limite à ce long Quattrocento (1378-1527) que nous nous proposons d'étudier. C'est par rapport à ces guerres européennes qui transformèrent leur pays en champ de bataille que les humanistes italiens se mirent à exalter « le monde d'avant⁹ ». À l'entrée de sa monumentale *Histoire d'Italie*, Guichardin évoque ainsi le temps heureux de l'équilibre politique maintenu sous l'égide éclairée de Laurent de Médicis et, dans son tableau idyllique, il oppose clairement ce « pays » au reste du monde :

⁵ Villani 1847, p. 8.

⁶ Villani 1847, p. 35-36.

⁷ Cette idée d'une « singularité de l'Italie » est parfaitement synthétisée par Ivan Cloulas : « L'Italie du XV^e siècle est en fait un ensemble compliqué dont les facteurs s'imbriquent et se développent dans une mesure qui ne trouve pas de véritable correspondance dans les autres pays européens. Ces derniers ont certes connu des guerres de même qu'un essor économique ou culturel. Pourtant l'Italie fait cavalier seul » (Bec *et al.* 1990, p. 7). Apparemment, aucun pays européen n'eut à cette époque d'essor économique *et* culturel. À l'heure de l'histoire connectée et du multiculturalisme, ces affirmations font évidemment sourire.

⁸ Pieri 1952.

⁹ On songe bien sûr à l'œuvre de Stefan Zweig (*Die Welt von Gestern*), écrite en 1942.

Non seulement elle abondait en habitants, marchandises et richesses, mais elle se distinguait superbement par la magnificence de nombreux princes, par la splendeur de nombreuses villes très nobles et très belles, par le siège majestueux de la Religion, par la floraison d'hommes excellents dans l'administration de la chose publique et d'esprits fort nobles en chaque science, et dans tous les arts éminents et mécaniques; elle n'était pas non plus [...] privée de gloire militaire; ornée à ce point de si nombreux talents, elle jouissait à juste titre auprès de toutes les nations d'une renommée et d'une réputation très éclatante¹⁰.

En fait, le pays « n'avait jamais connu une telle prospérité ni joui d'une situation si désirable et si sûre » depuis la chute de l'Empire romain, et « elle n'était soumise à d'autre empire qu'à celui des siens » (« né sottoposta a altro Imperio che de' suoi medesimi¹¹ »). En un mot, si les Italiens avaient perdu la domination politique (mais pas religieuse) du monde, ils n'en gardaient pas moins leur « empire » et, de toute évidence, ils constituaient aux yeux du Florentin un *empire dans un empire*. Un empire qui s'oppose au reste de l'Europe, perçu comme sombre et gothique, et dont les puissances jalouses finirent par fondre sur lui. Il faut évidemment dépasser l'idée d'une Italie d'où tout naîtrait (ou renaîtrait), longtemps tenue pour un postulat, et s'intéresser aux influences extérieures qui ont nourri cette *rinascita*.

L'ITALIE DÉCOUVRE LE MONDE

Nulle polémique ici. De tous les peuples d'Europe, les Italiens furent sans doute, à la fin du Moyen Âge, l'un des plus curieux et l'un des plus ouverts sur le monde. Des marchands lombards, toscans, génois ou vénitiens voyageaient sur toutes les routes connues et même inconnues – jusqu'en Chine, dans les Indes, en Afrique noire et en Amérique. Certains sont restés célèbres pour avoir raconté leur périple – que l'on pense à Marco Polo (au XIII^e siècle), Niccolò de Conti, Ca' da Mosto ou Amerigo Vespucci –, mais combien d'autres ont fréquenté les comptoirs, succursales et *emporia* que les républiques italiennes entretenaient des îles Britanniques jusqu'aux rives de la mer Noire et de l'ancienne Colchide, sans oublier les échelles du Levant et l'Orient byzantin ? Les navires génois et vénitiens assuraient des lignes régulières à travers toute la Méditerranée et sur une partie de l'Atlantique nord. Comment penser que l'Italie aurait été un territoire fermé sur lui-même, aveugle et sourd

¹⁰ Guicciardini 1996, I, p. 4.

¹¹ *Ibid.*

aux choses du monde, aux courants de l'histoire, aux échanges culturels et artistiques ? Si l'Italie du Quattrocento se distinguait par quelque chose introuvable ailleurs, c'est peut-être avant tout par cette extraordinaire connexion au monde : loin d'être un empire dans un empire et, bientôt, un empire assiégé et saccagé, l'Italie constituait au contraire un espace aux frontières aussi poreuses que mal définies. Guichardin a le droit d'affirmer qu'« elle jouissait auprès de toutes les nations d'une renommée et d'une réputation très éclatantes » : partout, en effet, de l'Europe du Nord à la Turquie et aux comptoirs de Barbarie, on reconnaissait aux Italiens un prodigieux savoir-faire commercial, bancaire et maritime. Les ambassadeurs européens, en mission à Rome, à Naples, à Milan ou à Venise (tel Commynes, en 1495), revenaient éblouis par la richesse des cités visitées. Les cours italiennes maîtrisaient à la perfection l'art de se mettre en valeur par leur raffinement, leur protocole, leur goût des arts. On les appréciait, on les jalousait, on les imitait. Mais les ambassadeurs italiens s'émerveillaient aussi de ce qu'ils découvraient loin de chez eux et rapportaient en Italie des modes, des œuvres et même des artistes. Vasari reconnaît ainsi aux Français un art incomparable du vitrail¹² ; les tapisseries (*arazzi* ou productions d'Arras) et les peintures à l'huile flamandes inondaient le marché italien¹³. Quant à l'étonnante musique du Quattrocento, elle fut largement dominée dans toute l'Europe par la polyphonie franco-flamande¹⁴. Il ne s'agit là que de quelques exemples, mais ces questions intellectuelles et artistiques, qui constituent l'essence même de la Renaissance, mériteraient un traitement spécifique, que ne peut apporter le présent volume, centré sur une approche plus politique et militaire.

INFLUENCES POLITIQUES EN ITALIE

Depuis l'époque communale, l'Italie avait développé des expériences politiques variées, souvent très originales (outre l'expérience communale même dans ses mille nuances, que l'on songe, par exemple, à la théocratie pontificale romaine ou à la république maritime de Venise), mais sans vraiment faire d'émules au niveau européen. L'émiettement politique extrême de la Péninsule, ainsi que l'équilibre toujours instable des forces à l'œuvre dans chaque État, et des États les uns par rapport aux autres, entraînaient les Italiens dans un jeu infiniment subtil et mouvant. Ils expérimentaient de nouvelles formes d'organisation et,

¹² Riviale 2015.

¹³ Borchert 2002.

¹⁴ Bossuyt 1996.

en cela, on peut vraiment parler d'un « laboratoire politique italien », mais pour survivre et se développer, ils étaient aussi contraints de négocier avec des puissances étrangères. Pour ce faire, les grands États de la Péninsule pouvaient user de deux types de réseaux : d'une part, un réseau toujours plus étoffé d'ambassadeurs officiels et d'agents plus ou moins secrets dans les cours étrangères ; d'autre part, un réseau de marchands/banquiers-écrivains, présents dans toutes les grandes places d'Europe¹⁵. Tel Machiavel, ces voyageurs, instruits et polyglottes, produisaient des rapports sur ce qui se faisait ailleurs et donnaient par là-même d'éventuels modèles politiques et militaires à leurs compatriotes¹⁶.

Les Italiens, cependant, n'avaient pas à aller bien loin pour découvrir et étudier d'autres modèles culturels et politiques. Car leur pays, loin de constituer une île hors du monde, se trouvait largement pénétré, voire dominé, par les puissances voisines.

Plus de la moitié de la Péninsule se trouvait alors sous une domination étrangère. Les royaumes de Naples et de Sicile furent tour à tour angevins, aragonais, français et espagnols, après avoir connu des souverainetés byzantine, arabe, normande et même en partie germanique. Non seulement ces territoires constituèrent l'un des ensembles les plus multiculturels du Moyen Âge, mais ils furent structurés et constamment gouvernés par des non-Italiens.

Au nord-ouest la situation était différente : les États alpins (la Savoie, Montferrat, Saluces et même Monaco) se trouvaient dans la sphère d'influence française. Les ducs de Savoie étaient plus qu'à moitié français et les habitants de l'extraordinaire enclave française d'Asti arboraient avec fierté leur francité. Ces États de structure féodale demeuraient parfaitement connectés à la couronne française, dont ils constituaient, somme toute, une lointaine périphérie. Il en allait différemment avec l'instable république de Gênes, qui passa plusieurs fois sous contrôle français (en 1396, 1458, 1499 et 1515) et ce, de la volonté même de ses citoyens, incapables de s'entendre¹⁷. Pour les Génois, la tutelle française constituait le dernier recours face à la discorde civile. Quant aux ducs de Milan, Visconti et Sforza, ils regardèrent toujours avec fascination la construction de l'État monarchique français et celle de l'État princier de Bourgogne, qui constituaient pour eux un véritable horizon politique¹⁸. L'influence culturelle française s'étendait à de petites principautés

¹⁵ Bec 1967.

¹⁶ Landi 2008 ; Fournel – Zancarini 2020.

¹⁷ Lévy 2014.

¹⁸ Lemonde – Taddei 2014.

comme le duché de Ferrare, mais, plus curieusement aussi, à Florence¹⁹. Notons que, pour échapper à la tutelle florentine, les Pisans proposèrent à Charles VIII et à Louis XII l'entrée de leur ville dans le giron français. Toujours au nord, les Impériaux rêvaient toujours de descendre en Italie en réactivant l'ancien parti gibelin ; et les Suisses tendaient aussi à s'étendre sur les vallées alpines de Lombardie.

Au nord-est, le problème était inversé, puisque la République de Venise, de tradition byzantine, avait colonisé les pourtours de l'Adriatique et une partie de l'ancien monde byzantin, faisant passer sous son autorité des populations slaves et grecques ; elle pactisait aussi beaucoup avec des puissances musulmanes. Il est symptomatique que Venise fût considérée par beaucoup d'Italiens du XV^e siècle comme un État plutôt... non-italien.

Quant aux États pontificaux, ils constituaient un ensemble unique et des plus étranges. Bien qu'italiens pour la plupart, les papes rassemblaient autour d'eux une cour bigarrée, constituée par les membres des plus grandes familles d'Italie et d'Europe. En raison de leur autorité spirituelle « universelle », ils entretenaient des rapports suivis avec l'ensemble des puissances occidentales. L'universalité de Rome se nourrissait donc paradoxalement d'influences tout aussi universelles²⁰.

Si l'on récapitule, l'Italie du Quattrocento était un monde singulièrement flou et mouvant : géographiquement, c'était sans doute le pays qui naissait au-delà des montagnes, et qui apparaît sur la carte gravée de Jacques Signot, en 1515²¹ ; mais, politiquement, un pays, dont ni les montagnes ni même les mers ne marquaient les véritables frontières. Un pays qui montrait en tout cas une prodigieuse porosité par rapport à ses voisins et un goût pour le « métissage²² ». La Péninsule ressemblait à un puzzle instable et désuni, où l'on réfléchissait intensément à de nouvelles organisations politiques qui, à l'occasion, calquaient des modèles étrangers. Le rapport aux monarchies française et ibérique était évidemment fort prégnant, d'autant que Français et Aragonais avaient un pied (et même plusieurs !) dans la Péninsule. Mais on n'ignorait pas non plus d'autres modèles comme l'empire despotique ottoman, l'empire décentralisé germanique ou, à l'inverse, le système plus ou moins démocratique des Suisses.

¹⁹ En 1527, l'ambassadeur vénitien Marco Foscarini notait, à propos des Florentins : « Loro stessi dicono che, se fosse aperto il cuore a ciascun Fiorentino, se gli troverebbe in mezzo un giglio d'oro, tanta e la connessione loro con i Francesi » (cité par Baron 1955, p. 477).

²⁰ Delumeau 2013.

²¹ Signot 1515.

²² Le Gall 2018, p. 236.

L'ITALIE, CHAMP DE BATAILLE

Dans la première moitié du Quattrocento, l'Italie fut également un monde déchiré, car la guerre, « déesse d'enfer » sévissait partout : au nord, où la vouivre des Visconti semblait prête à tout dévorer ; au sud, où le dragon aragonais étendait sa domination face aux Angevins ; sur les côtes adriatiques, où rugissait le lion de saint Marc ; au centre, où les papes, péniblement, tâchaient de rétablir leur autorité. Sur mer, les flottes vénitiennes, génoises et napolitaines continuaient à dominer la Méditerranée ; sur terre, ce fut le règne des *condottieri* et des compagnies d'aventure, mais aussi des ingénieurs militaires, tant vantés (mais pas forcément à bon escient) par les humanistes²³. La paix de Lodi (1454) permit aux Italiens de marquer une pause, mais la fin du siècle connut un regain militaire, suscité par les convoitises de puissances extérieures. La première invasion fut lancée par les Turcs, avec un débarquement à Otrante (1480). La seconde fut française avec l'expédition de Charles VIII à Naples (1494-1495) ; elle marqua le prélude à de longues guerres, durant lesquelles Français, Espagnols, Impériaux et Suisses s'affrontèrent au sud comme au nord du pays. Les Italiens découvrirent alors avec effroi l'énorme retard tactique et technique qu'ils avaient pris dans le domaine des armes et que les divagations d'ingénieurs soi-disant militaires comme Taccola masquaient mal²⁴. L'expansionnisme turc d'un côté, celui des autres États européens de l'autre mirent à rude épreuve les forces armées de la Péninsule. « D'où s'ensuivirent en 1494 », rappelle Machiavel dans son *Art de la guerre*, « les grandes paniques, les soudaines débâcles, les pertes stupéfiantes²⁵ »... L'Italie devint ainsi le champ de bataille de l'Europe, tout à la fois une proie, une clé et un trophée – en 1525, Antonia de Leyva, l'un des plus grands généraux espagnols de l'époque, écrivant à Charles Quint, présentait Milan comme « la clef de l'Italie » et ajoutait : « Qui est seigneur d'Italie est seigneur du monde²⁶. » Ce n'était donc plus l'Italie qui devait dominer le monde, mais l'étranger qui l'avait conquise. Rude leçon d'humilité !

Extraordinaire carrefour d'influences, pacifiques ou violentes, la péninsule italienne servit donc de laboratoire politique et militaire à l'Europe durant ce long Quattrocento. En paroles, sur le papier ou dans la boue des champs de bataille, on y expérimenta de nouvelles techniques

²³ Verrier 1997.

²⁴ Taccola 1992. Il est symptomatique que Machiavel, obsédé par le modèle antique de la légion, n'arrivait toujours pas à conceptualiser la révolution de l'artillerie poudre dans son *Art de la guerre* (publié en 1521).

²⁵ Traduit par et cité dans Fiorato 1994, p. 241.

²⁶ Duc 2019, p. 31.

de gouvernement et de combat, souvent étrangères, mais qui furent ensuite discutées et réadaptées à travers tout l'Occident. Sur ces plans spécifiques, c'est ces influences diverses, qu'elles y apparaissent sous les appellations de « contaminazioni reciproche » (I. Lazzarini), « emprunts mutuels » et « hybridations politiques » (V. Marchi van Cauwelaert), les « adaptations culturelles » ou « scambi culturali », dans des « mondes en contact » (P. Guéna, H. Houben), de « dialogue », d'« interculturalité » et de « métissage » (J.-M. Le Gall), que l'on évoquera dans le présent volume²⁷.

BIBLIOGRAPHIE

SOURCES

- Guicciardini 1996 = Francesco Guicciardini, *Histoire d'Italie, 1492-1534*, trad. J.-L. Fournel, J.-C. Zancarini, 2 vol., Paris, 1996.
- Signot 1515 = Jacques Signot, *La totale et vraie description de tous les passages [...] des Gaules et Ytalies, et signamment par où passerent Hannibal [...], Charles VIII, Louis XII et François [...]*, Paris, 1515.
- Taccola 1992 = Mariano Taccola, *L'Art de la guerre. Machines et stratagèmes de Taccola, ingénieur de la Renaissance*, trad. E. Knobloch, Paris, 1992.
- Villani 1847 = Filippo Villani, *Liber de civitatis Florentiae famosis civibus [...]*, éd. G. Galletti, Florence, 1847.

ÉTUDES SECONDAIRES

- Bec 1967 = C. Bec, *Les marchands écrivains. Affaires et humanisme à Florence (1375-1434)*, Paris-La Haye, 1967.
- Bec et al. 1990 = C. Bec et al., *L'Italie de la Renaissance. Un monde en mutation (1378-1494)*, Paris, 1990.
- Borchert 2002 = T.-H. Borchert (dir.), *The age of Van Eyck. The Mediterranean world and early Netherlandish painting (1430-1530)*, Londres, 2002.
- Bossuyt 1996 = I. Bossuyt, *De Guillaume Dufay à Roland de Lassus. Les très riches heures de la polyphonie franco-flamande*, trad. fr., Paris, 1996 [1994].
- Boutier et al. = J. Boutier, S. Landi, J.-C. Waquet (dir.), *Le Temps des Italies. XII^e-XIX^e siècle*, Rome-Paris, 2023.

²⁷ Ces mêmes questions, étudiées cette fois sous les angles artistique, littéraire et plus largement culturel, feront l'objet d'un second volume, préparé sous la direction d'Alain Marchandise, Pierre Savy, Francesco Senatore et Laurent Vissière : *L'Italia del lungo Quattrocento: tra influenze, interazioni e trasformazioni culturali*, devant paraître à Naples sous les auspices de la Società Napoletana di Storia patria.

- Crouzet-Pavan 2007 = É. Crouzet-Pavan, *Renaissances italiennes (1380-1500)*, Rome-Paris, 2007.
- Delumeau 2013 = J. Delumeau, *La seconde gloire de Rome (XV^e-XVII^e siècle)*, Paris, 2013.
- Dubost 1997 = J.-F. Dubost, *La France italienne, XV^e-XVII^e siècle*, Paris, 1997.
- Duc 2019 = S. Duc, *La guerre de Milan. Conquérir, gouverner, résister dans l'Europe de la Renaissance*, Ceyzérieu, 2019.
- Fantoni 2005 = M. Fantoni (dir.), *Il Rinascimento italiano e l'Europa*, I, *Storia e storiografia*, Vicence, 2005.
- Ferguson 2009 = W. K. Ferguson, *La Renaissance dans la pensée historique*, trad. fr., Paris, 2009 [1948].
- Fiorato 1994 = A. C. F. Fiorato (dir.), *Italie 1494*, Paris, 1994.
- Fournel – Zancarini 2020 = J.-L. Fournel, J.-C. Zancarini, *Machiavel. Une vie en guerres*, Paris, 2020.
- Landi 2008 = S. Landi, *Machiavel*, Paris, 2008.
- Le Gall 2018 = J.-M. Le Gall, *Défense et illustration de la Renaissance*, Paris, 2018.
- Lemonde – Taddei 2014 = A. Lemonde, I. Taddei (dir.), *Circulation des idées et des pratiques politiques. France et Italie (XIII^e-XVI^e siècle)*, Rome, 2014.
- Lévy 2014 = F. Lévy, *La monarchie et la commune. Les relations entre Gênes et la France (1396-1512)*, Rome, 2014.
- Pieri 1952 = P. Pieri, *Il Rinascimento e la crisi militare italiana*, Turin, 1952.
- Ricci 2024 = G. Ricci, *Rinascimento conteso. Francia e Italia, un'amicizia ambigua*, Bologne, 2024.
- Riviale 2015 = L. Riviale, *Guillaume de Marcillat (vers 1470-1529). Un état de la question*, dans *La France et l'Europe autour de 1500. Croisements et échanges artistiques*, Paris, 2015, p. 235-244.
- Verrier 1997 = F. Verrier, *Les armes de Minerve. L'humanisme militaire dans l'Italie du Nord du XVI^e siècle*, Paris, 1997.